

L'offensive du Chemin des Dames

D'après « L'offensive du 16 avril : la vérité sur l'affaire Nivelles » - Jean de Pierrefeu – 1919

- **Lenteurs et retards. Ambition croissante**

Malheureusement, la lenteur apportée à la mise en train des grands travaux nécessités par la préparation de l'offensive, le manque de main-d'œuvre, la pénurie de matériel, font bientôt prévoir que l'opération ne pourra avoir lieu le 15 février. Dans l'Instruction du 25 janvier 1917, le général en chef en reculera la date : il annonce que le déclenchement aura lieu en mars seulement.

On pense bien que l'ennemi, en présence du danger immense qui s'accumule contre lui, n'est pas resté inactif. Le front franco-anglais, sur une étendue de 200 kilomètres, est transformé en un vaste chantier. Il est facile, pour un adversaire vigilant, de se rendre compte de ce qui se prépare.

A cette époque, le facteur surprise n'entre pas en jeu. Partout des équipes de travailleurs construisent à ciel ouvert et en plein jour des hangars, des dépôts de munitions, des chemins d'accès, des voies de 0,60, des hôpitaux, des emplacements de batterie que l'on ne se donne même pas la peine de camoufler.

D'ailleurs, l'ennemi n'a pas perdu la leçon de la bataille de la Somme. Il sait qu'il offre aux prises de son adversaire un saillant essentiellement vulnérable, et qu'il est établi sur des positions précaires. Son but pendant la Somme a été de tenir, d'empêcher la rupture à tout prix, mais il a compris dès les premiers jours qu'il lui fallait reporter plus loin sa défense.

Depuis des mois, il construit à force, la ligne Hindenburg à 40 kilomètres au delà de la ligne qu'il occupe. Au moment voulu, il se réserve d'échapper à notre étreinte, en se repliant derrière ce réseau de fortifications où il sera à l'abri, ayant supprimé de lui-même ce saillant qui le met à notre merci. Le prestige d'Hindenburg est tel, qu'avec une campagne de presse bien menée, on pourra persuader au pays que cette retraite est une victoire.

Ces projets, malheureusement, nous ne les soupçonnons pas. Mais alors que Joffre, plus prudent, avait mis au premier plan la nécessité de se hâter, par crainte de voir l'ennemi se consolider, le général Nivelles, dans son désir de parachever son œuvre, d'en faire la manœuvre décisive de la campagne, convaincu d'ailleurs que rien ne pourrait résister à son attaque, la remet de jour en jour.

Littéralement, il oublie qu'on est deux à la guerre et qu'il faut tout de même tenir compte de son

adversaire. Nous assistons à une sorte de surenchère générale. La conception initiale de la bataille se déforme.

On évolue vers une action de plus en plus brutale, de plus en plus rapide et vaste. Ce n'est plus 7 à 8 kilomètres qu'il faut enlever le premier jour, c'est 12 ou 15. Le général Mangin, n'écouter que son ardeur, voit sa cavalerie débouchant dès le matin du jour J + 1, c'est-à-dire au lendemain de l'attaque, dans la plaine de Laon et son infanterie couronnant dès le soir du jour J, l'ensemble des plateaux de Montberault.

Même aujourd'hui, après la marche triomphale de nos troupes dans la campagne de 1918, qui nous a habitués, cependant, à l'offensive accélérée, on ne peut s'empêcher de rester confondu devant le plan d'engagement de la VI^e armée, qui reçoit toute l'approbation du général Nivelle.

L'intention du général commandant l'armée est de rompre les lignes ennemies entre Hurtebise et le canal de l'Aisne à l'Oise.

Cette rupture impose l'enlèvement d'un bond de toutes les organisations défensives de l'ennemi et de toute la zone occupée par son artillerie, puis la progression le même jour des troupes d'attaque jusqu'au sommet des hauteurs qui dominent la plaine de Laon. Cette attaque sera dévolue à deux corps d'armée. L'aurore du lendemain doit voir le débouché de la cavalerie dans la plaine de Laon et l'occupation par l'infanterie de la ligne Laon-Laniscourt-Anizy-Le-Château.

Pour cette première phase, la couverture du flanc gauche de l'armée sera assurée par un corps d'armée qui, opérant à l'ouest et au sud du canal de l'Oise, s'emparera des hauteurs de la Malmaison et fera tomber en les tournant par le nord, les organisations défensives de la région Ostel-Vailly.

Sur le flanc droit de l'armée, les corps de gauche de la Ve armée, marchant sur le château de la Bove et le plateau du Vieux-Laon, coopéreront à la rupture du front ennemi vers le nord.

L'exploitation du succès suivra immédiatement la rupture. Elle conduira la VI^e armée avec le gros de ses forces sur Saint-Quentin, en contournant le massif de Saint-Gobain par le nord, tandis que le corps tenant le secteur passif de l'Aisne, débouchant de Soissons, poussera en direction de Coucy-le-Château.

Et quand on songe au terrain sur lequel va se dérouler cette marche intensive, ce plateau qui descend en pentes raides vers l'Aisne, ces éperons abrupts, ces vallons étroits, ces creutes profondes capables d'abriter un bataillon, cette forteresse naturelle garnie de troupes que l'ennemi renforcera peu à peu, à

mesure que l'offensive se fait attendre et qui prend l'aspect d'un vaste camp retranché, l'on ne peut s'empêcher de frémir en voyant quels objectifs, on assigne à nos divisions.

Premier objectif (de droite à gauche).

- Pentes nord du plateau du Chemin-des-Dames, y compris les villages d'Ailles et de Cerny-en-Laonnois, en occupant les têtes des vallées qui descendent sur l'Ailette.
- Éperon Est de Courtecon, Courtecon.
- Braye-en-Laonnois, Croix-sans-Tête, Pierre-d'Ostel, Chavoune.

Deuxième objectif.

- Revers nord de la hauteur du château de la Bove, Chamonille, Pancy, Colligis, hauteur entre Colligis et Trucy, Trucy-Grand-Pont.
- Filain, les Bovettes, plateau O de la ferme des Certeaux, Rouge-Maison, groupe entre Vailly et Chavoune.

L'attaque du deuxième objectif sera déclenchée à H + 2 heures.

Troisième objectif.

- Croupe 186 (nord-ouest de Festieux), hauteur de la ferme Moulin, hauteur au nord de Chéri et du fort de Montberault.
- Hauteur du château de Presles, hauteur 193 (1500 mètres au sud-ouest de Laval), Monampteuil, Le Moulinet.
- Orme de Chavignon, ferme de la Malmaison, ferme de l'Ange-Gardien et de Colombe, croupe entre les ravins de Jouy et de Sancy.

L'attaque du troisième objectif sera déclenchée à H + 5 heures.

Voilà pour la VI^e armée, la tâche d'un jour !

Quant à la Ve armée à droite, elle doit atteindre le jour H, la ligne Saint-Erme, Prouvais, Neufchâtel, Bourgogne, Brimont, et se trouver le lendemain sur la ligne Sissonne, Nizy-le-Comte, Asfeld, Warmerwille.

Le général Micheler, bien qu'il subisse la fascination de ce projet grandiose, essaye pourtant de ramener le général Mangin à une appréciation plus juste des difficultés de sa tâche. De là, un désaccord entre les deux généraux qui ira en s'accroissant.

On trouve dans la correspondance échangée entre les deux chefs une discussion qui jette un jour singulier sur cette surenchère d'audace et sur l'état d'esprit de plus en plus téméraire qu'elle révèle.

A la date du 19 janvier, le général Micheler écrit en substance au général Mangin :

« J'approuve les dispositions générales que vous avez données à la VI^e armée, mais j'appelle votre attention sur les points suivants : il me paraît difficile que vous puissiez escompter une moyenne uniforme d'allure atteignant pour l'infanterie 100 mètres en trois minutes pendant tout le cours de la journée.

Elle est assurément acceptable pour votre premier objectif, puisque le parcours varie de 2 à 3 kilomètres suivant les secteurs. Entre le premier et le deuxième objectif, la moyenne de parcours atteint 3 et même 4 kilomètres en certains endroits. Le terrain est très difficile devant le 6^e corps d'armée et le 2^e corps colonial, qui ont en outre à aborder une série d'organisations défensives nouvelles. Il est prudent de prévoir une allure moyenne moindre que pour la première attaque, surtout si vous tenez compte des pertes subies et de la fatigue ».

Le général Micheler ajoute que les déplacements d'artillerie entraîneront un certain temps, car ces déplacements doivent se faire en colonne, à cause de la rareté des chemins qui donnent accès aux plateaux. Enfin il déconseille de vouloir atteindre dans la journée un troisième objectif, ce qui exige un nouveau déplacement d'artillerie, à cause du jour limité dont on dispose (huit à neuf heures de clarté utile).

« Évidemment, dit-il, si l'ennemi est en déroute, s'il n'a pas été renforcé, si par hasard le champ vous est ouvert sur le massif des collines de Montberault, tout cela est possible. Mais ce sont de pures hypothèses qui pourraient vous donner de cruelles surprises ».

Le général en chef intervient dans le conflit. Il essaye d'apaiser les esprits, mais visiblement il subit l'influence du général Mangin et, sans donner tort au général Micheler, lui fait remarquer *« que le plan d'exploitation de la VI^e armée dénote chez le général Mangin un esprit d'offensive et d'audace »* auquel il se plaît à rendre hommage.

En même temps, il insiste auprès de Micheler sur *« le caractère de violence, de brutalité et de rapidité que doit revêtir cette offensive et en particulier la rupture »*. Il indique notamment comme objectif pour J, au centre, la conquête des hauteurs au nord d'Arrancy et d'Aubigny, ce qui représente une progression minima de 8 à 10 kilomètres dans un terrain très difficile et entraîne par voie de conséquence une avance parallèle sur le reste du front. Il faut marcher le plus loin possible le jour J avec les forces de première ligne qui iront jusqu'au bout de leur capacité offensive, les divisions de deuxième ligne étant réservées à l'exploitation tactique.

Remarquez qu'il y a là d'excellentes indications dont les Allemands vont se servir avec fruit plus tard. Toute la méthode employée par Ludendorff au 21 mars est contenue dans ces instructions du général Nivelle. Mais l'ennemi y ajoutera l'élément surprise, qui permet d'obtenir la supériorité écrasante des forces en un point choisi. De plus, il emploiera un procédé nouveau pour réaliser sûrement la rupture.

Car ce sont deux problèmes différents et qu'il s'agit bien de ne pas mêler qu'on a à résoudre : d'une part la rupture, d'autre part l'exploitation. Et quelque rapidité que l'on mette à les faire se succéder dans le temps, il importe de ne pas perdre de vue que le second est fonction du premier.

De plus en plus, il semble que les esprits vont s'orienter vers l'exploitation. Alors que dans les offensives précédentes, on se laissait trop hypnotiser par la rupture, cette fois la rupture paraît aller de soi et ne faire aucun doute. Et parce qu'il s'efforce de les ramener à ce point de vue, le général Micheler est soupçonné de manquer de « cran ».

La surenchère est plus visible encore dans la question de l'entrée en ligne de la Xe armée.

Micheler prévoit que les têtes de la Xe armée seront sur l'Aisne à J + 1. Le général Mangin demande que ce mouvement soit accentué en portant, au jour J, les divisions de tête entre Vesle et Aisne. Ensuite, il désire qu'au jour J, avant l'heure H, ces divisions soient portées au nord de l'Aisne et relèvent par dépassement ses corps de droite, au cours même de la rupture. Finalement, le général en chef décide que, dès J - 1, c'est-à-dire la veille de l'attaque, ces divisions seront portées entre Vesle et Aisne. Il est curieux de suivre pas à pas cette griserie qui s'empare du général en chef, sous l'influence du général Mangin et de son entourage immédiat au G. Q. G.

On en arrive ainsi progressivement, à une offensive violente, sans manœuvre, visant dès le jour J la conquête de tous les plateaux dominant au sud la plaine de Laon, du Vieux-Laon et de Prouvais, la Xe armée et toute la cavalerie entrant immédiatement en action.

Cette conception entraînait un entassement sur la première ligne de toutes les unités réservées, d'où allait résulter un terrible embouteillage qui devait se traduire par un accroissement de pertes.

Par contre, le temps s'écoulant, l'ennemi augmente ses organisations, crée partout une troisième position et même une quatrième et renforce progressivement son front, à tel point que, le 16 avril, nous trouverons devant nous, sur le front de l'Aisne, 14 divisions en ligne et 10 en réserve immédiate, prêtes à entrer dans la bataille.

Fait plus grave encore, le général Nivelle a laissé entendre que, si des divergences nouvelles éclataient

entre Micheler et Mangin, il se chargeait, lui Nivelles, de les départager.

Ce qui est absolument contraire à la hiérarchie, Mangin étant sous les ordres directs de Micheler.

Cependant les conditions de la bataille vont changer du fait de l'ennemi, dans des proportions telles qu'elles devaient provoquer chez des esprits plus libres un remaniement complet du plan initial.